

L'auberge du Corbeau Noir

Un extrait du carnet de voyage de John Dory, agent secret.

William Hope Hodgson



Gloubik Éditions
2022

Cette nouvelle a été publiée pour la première fois dans The Red Magazine du 1^{er} octobre 1915. Il semble qu'elle n'ait jamais été publiée en français.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

27 juin. — Je ne peux pas dire que je me soucie de l'apparence de mon hôte. S'il buvait plus et parlait plus, je l'apprécierais davantage, mais il ne boit pas et ne parle pas suffisamment pour que l'on puisse faire preuve de civilité.

Je pourrais penser qu'il ne souhaite pas ma compagnie. Mais, si c'est le cas, comment espère-t-il gagner sa vie, car je paie deux guinées par semaine pour ma pension et mon lit, qui n'est pas mieux que ce que le Cygne jaune à Dunnage me fournit pour une guinée et demie. Pourtant, qu'il me connaisse ou qu'il me soupçonne d'être plus que je n'en ai l'air, je ne peux le croire, car je n'ai jamais été à moins de cent milles de ce village désolé d'Erskine, où il n'y a même pas le doux souffle de la mer pour chasser le silence, mais partout les landes grises, tailladées par les ruisseaux solitaires et boueux, qui, j'en suis sûr, sont le théâtre de faits étranges la nuit et pourraient peut-être expliquer le corps étrangement écrasé du pauvre James Naynes, l'agent secret, qui a été trouvé mort dans les landes il y a six semaines. Je suis ici pour découvrir discrètement s'il s'agit ou non d'un meurtre.

Le 30 juin. — J'ai maintenant une très bonne preuve que j'avais raison de croire que Jalbrok, le propriétaire, est un coquin et je

changerais de logement, si ce n'était qu'il n'y a pas d'autre auberge de ce côté de Bethansop, à quinze milles éreintants de la grand'route.

Je ne puis prendre une chambre dans aucune des masures des environs, car je n'y trouverais pas d'intimité et je n'y jouirais pas de la liberté de mouvement incontestée que l'on paie dans toutes les auberges, en même temps que son lit et sa pension. Ici, après avoir déclaré en arrivant que je venais de Londres pour ma santé, que j'avais le souffle court et que je pêchais à la canne, comme mon vieil ami Walton – dont personne ici n'a jamais entendu parler – on m'a laissé aller à ma guise, sans que jamais un seul de ces sinistres Cornouaillais ne me fasse ne serait-ce qu'un signe de tête en passant. Car pour eux, je suis un « étranger », qui mérite, à cause de ce stigmate, une pierre sur la tête plutôt qu'un mot amical sur le cœur. Cependant, dans la petite rivière Dowe-Fleet, il y a des truites pour faire oublier la solitude à un homme.

Mais, bien que je sois forcé de rester ici, à l'auberge, jusqu'à ce que mon travail soit terminé et que mon rapport soit préparé pour les autorités, je prends les précautions que je peux, par-ci par-là, et je ne m'aventure jamais un mètre hors de l'auberge sans une paire de grands pistolets cachés sous mon manteau.

Maintenant, j'ai dit que j'avais prouvé que Jalbrok, le propriétaire de cette auberge du Corbeau Noir, était un coquin. Je l'ai prouvé sur deux points : ce matin, je l'ai surpris, lui et son employé, en train de pêcher au filet dans le petit Dowe-Fleet et il avait une grande quantité de poissons, certains pesant trois livres et une centaine qui n'étaient pas plus que des alevins et qui n'auraient jamais dû quitter l'eau.

J'étais tellement en colère de voir ce gâchis d'un bon et honnête sport que je me suis lâché devant Jalbrok, comme tout pêcheur le ferait. Mais il m'a dit de me taire et c'est ce que j'ai dû faire, bien que difficilement et seulement en me rappelant qu'un homme qui souffre d'un manque de souffle n'a aucune excuse pour se battre. J'en fis donc une vertu, m'assis brusquement sur la berge, haletai assez fort, crachai un peu, puis me couchai sur le côté, comme si j'avais eu une crise. J'ai joué la comédie, je me suis flatté d'avoir gardé mon sang-froid, leur permettant de voir que j'étais un homme vraiment malade.

L'aubergiste m'a laissé là, couché sur le côté, lorsqu'il est reparti avec cette grande prise de bonnes truites. C'était la deuxième chose qui prouvait que cet homme était un coquin et qu'il préférerait se débarrasser de moi, sinon il ne m'aurait pas laissé là, malade comme il le supposait. Je dis et je maintiens que tout

homme qui tend un filet dans un ruisseau où on peut pêcher à l'hameçon à plumes et qui laisse un malade se rétablir ou mourir seul, selon le cas, est un vrai coquin – et c'est ainsi que je le prouverai encore.

2 juillet (nuit) — Je pense que le propriétaire avait quelque idée nouvelle en tête ces derniers temps et cela me préoccupe. Car deux fois déjà, et hier soir encore, je l'ai surpris à me regarder d'une façon très bizarre, de sorte que j'ai pris plus de précautions que jamais pour m'assurer que personne ne puisse venir me voir pendant la nuit.

Après le dîner de ce soir, je suis descendu m'asseoir un peu dans la salle vide du pub, où j'ai fumé ma pipe et me suis réchauffé les pieds devant le grand feu de bois. La nuit était froide, malgré l'époque de l'année, car un vent désolé souffle sur les grandes landes et je pouvais entendre le clapotis du grand ruisseau Erskine du côté de la salle à manger, car l'auberge est construite tout près de celui-ci.

Pendant que je fumais et que je regardais le feu, un gros pêcheur est entré dans la salle du pub et a appelé Jalbrok, le propriétaire, qui est sorti de l'arrière-salle de sa manière lente et revêche.

— Je suis sec, dit le pêcheur, dans un dialecte pas plus cornique que le mien. J'échan-

gerais un bon ange jaune contre un peu de ta liqueur jaune, Jal. Tu ne serais pas volé de l'échange. Hé, hé ! Celui qui aime le bon likker¹ l'aime frais de la mer, comme un jeune cabillaud. Hé, hé !

Il y a un de ces paravents de cuisine de ferme qui sépare le comptoir du pub de la salle depuis un côté de la cheminée. Ainsi ni Jalbrok ni le gros pêcheur ne pouvaient me voir où j'étais assis, parce que le paravent en chêne me cachait. Mais je pouvais regarder derrière en me tordant le cou.

Leur conversation m'intéressa beaucoup, comme on peut le penser, car il était évident que l'homme, quel qu'il soit, avait parié sur l'ange d'or², qui vaut près d'une demi-guinée en monnaie anglaise honnête. Que ferait un pêcheur d'une telle pièce, ou de la traiter si légèrement, comme si elle n'était qu'un vulgaire groat³ ? Ensuite de dire qu'il aimait la bonne liqueur qui vient de la mer ! Ce qu'il voulait dire était assez clair.

- 1 Littéralement Liqueur. Mais ici, il faudrait plutôt comprendre alcool de contrebande. Et puisqu'il vient de France Cognac. (NdT)
- 2 Ancienne pièce en or dont la valeur a varié au fil du temps de 6 shillings, 8 pence à 11 shillings. (NdT)
- 3 Ancienne pièce d'argent anglaise et irlandaise valant quatre pence. (NdT)

J'entendis Jalbrok, le propriétaire, faire sonner la pièce sur le comptoir, puis dire que c'était de l'or fin et cela a mis le pêcheur en colère.

— Espèce de rongeur d'os ! rugit-il, utilisant une expression étrange et nouvelle pour moi. Va te faire voir ! Tu ferais transpirer l'huile d'un mât de misaine, tu le ferais ! Sois plus coulant. Il y en a plus d'un qui a été planté à cause de ses manières de rongeur d'os. Peut-être qu'un de ces jours, nous te ferons payer un bon prix pour de l'eau-de-vie française, va te faire foutre !

— Range ça ! dit la voix du propriétaire. Ce n'est pas une façon de parler ici, avec des étrangers qui traînent autour de nous !

Il s'est arrêté et il s'en est suivi, peut-être, trente secondes de silence absolu. Puis j'entendis quelqu'un faire quelques pas sur le sol sur la pointe des pieds et j'ai fermé les yeux et laissé pendre ma pipe de ma bouche, comme si je somnolais. J'entendis les pas s'arrêter et il y a eu un petit soupir soudain d'un homme et j'ai su que le propriétaire avait découvert que j'étais dans la salle à côté d'eux.

L'instant d'après, il me tenait par l'épaule et me secouait, si bien que ma pipe est tombée de ma bouche sur le sol en pierre.

— Ici ! rugit-il. Que faites-vous ici ?

— Lâchez mon épaule, calmez votre insolence, dis-je. – Et j'arrachai mon épaule de son poing avec peut-être un peu plus de force que je n'aurais dû lui en montrer, vu que je suis un homme malade pour tous dans cette partie. – Malheur à vous ! répétai-je, car j'étais en colère, mais maintenant j'avais plus d'esprit. Je suis contrarié que vous mettiez vos mains sales sur moi. D'abord, vous avez mis un filet dans la rivière et gâché ma partie pêche à la truite et maintenant vous devez gâcher la meilleure sieste que j'ai eue depuis trois mois.

Alors que je mettais fin à cette phrase, je me suis rendu compte que le gros homme me regardait aussi à travers le paravent en chêne. Et là, il m'a semblé que c'était une bonne chose de tomber en toussant,

— Laisse-le tranquille, Jal. Laisse-le tranquille ! entendis-je le gros pêcheur dire. Ce n'est qu'un homme usé. Il n'y a rien à craindre de ce type. Il fera pousser de l'herbe grasse avant l'hiver. Viens, rongeur d'os, donne-moi un peu de gnôle et laisse-moi partir.

Le propriétaire me regarda pendant près d'une minute sans mot dire. Puis il fit la grimace et suivit le pêcheur jusqu'au comptoir. J'entendis un peu plus tard une discussion et une dispute sur le fait que l'ange était de l'or

fin, mais de toute évidence, ils s'arrangèrent entre eux, car Jalbrok mesura un peu de liqueur, qui était de la bonne eau-de-vie française à en juger par son odeur, si jamais j'ai senti de l'eau-de-vie française. Le pêcheur est parti un peu plus tard.

Le 5 juillet — Il m'est peut-être arrivé d'embrasser un peu fort la fille de l'auberge, mais elle n'a pas fait d'objection valable et j'ai eu un peu de plaisir, je le crains, à entendre Llan, le maigre homme à tout faire aux genoux rapiécés, s'en prendre à la fille pour l'avoir permis. Ce rustre a une certaine opinion de lui-même, j'ose l'affirmer, car jamais un coquin plus disgracieux, aux yeux d'eau et à la démarche traînante n'a aidé son maître à pêcher au filet dans une bonne rivière à truites, ni avant ni après. Et comme, à cette occasion, il a montré un grand plaisir et a rugi de sa voix aiguë à la façon dont j'étais allongé sur la berge et dont je gémissais et toussais, je prends un tout aussi grand plaisir à embrasser la jeune femme, chaque fois que j'ai la chance de le voir près de moi.

De voir ce lourdaud me fusiller du regard et pourtant craindre d'attaquer même un malade, me fait rire à en faire éclater mes boutons. Mais je ne fais pas d'erreur, car c'est ce genre d'animal au sang de navet qui mettra un couteau entre les épaules d'un homme quand

l'occasion s'en présentera.

7 juillet — Maintenant, un bon baiser, une fois de temps en temps, peut être une bonne chose pour tout le monde et c'est ce que j'ai découvert, car la jeune femme a pris goût à améliorer ma nourriture, ce dont je lui suis reconnaissant. De plus, hier soir, elle est allée plus loin, car elle m'a chuchoté à l'oreille, pendant qu'elle me servait mon dîner, de garder la porte de ma chambre barrée la nuit. Mais quand j'ai voulu savoir pourquoi, elle a souri, a posé un doigt sur ses lèvres et m'a donné un vieux proverbe campagnard selon lequel une porte barrée ne laisse pas sortir le maïs et pas les rats entrer. C'était un bon conseil pour n'importe quel homme et j'ai remboursé la jeune femme d'une manière qui a semblé lui plaire et elle n'a pas refusé une pièce d'une demi-guinée que j'ai glissée dans son large poing.

La chambre dans laquelle je couche est grande. Elle a environ trente pieds de long et peut-être vingt de large. Elle contient beaucoup de vieux meubles encombrants, ce qui fait que la nuit, elle est remplie de trop d'ombres à mon goût.

La porte de ma chambre est en chêne, très lourde et sans panneaux. Il y a un loquet en bois pour entrer et la porte est fermée par un verrou en bois fixé par des chevilles de chêne.

Il y a deux fenêtres munies de barreaux dans la chambre, ce dont je me suis souvent réjoui.

Il y a dans la chambre deux grandes et lourdes armoires à linge en chêne, deux canapés, une grande table, deux grands lits en bois, trois vieilles chaises en bois et trois coffres à linge en chêne ancien et noirci, dans lesquelles la fille de salle ne garde pas de linge, mais des choses aussi diverses que les cueillettes d'automne de bonnes noisettes ou du charbon de bois pour le brasero de l'étage. Dans le troisième, quelques oreillers de plumes de rechange et un bon duvet dans un sac. En plus de cela, deux puggs de deux gallons – c'est ainsi qu'on appelle les petits fûts ici – d'eau-de-vie française, qu'elle a, je n'en doute pas, « chipé » dans les caves de mon hôte et qu'elle a l'intention d'offrir en cadeau à quelque amant favorisé, ou, pour ce que j'en sais, à son propre père, si elle en a un. Elle doit être simple d'une certaine façon, car elle n'a jamais pris la peine de verrouiller le coffre.

Je connais bien toutes ces choses maintenant, car j'ai un pèlerinage pénible chaque début de nuit. D'abord pour ouvrir les grandes armoires et regarder à l'intérieur, puis pour fermer et faire claquer les grosses serrures en laiton. Après cela, je regarde dans les coffres à linge et je souris devant les deux puggs d'eau-de-vie, car la jeune femme a trouvé une place

chaleureuse dans mon cœur à cause de son honnêteté. Puis je jette un coup d'œil sous les deux canapés et les deux lits. Je suis enfin sûr que la chambre ne contient rien qui puisse me troubler dans mon sommeil.

Les lits sont des objets simples, rustiques, lourds, maladroits, sans baldaquin ni même poteaux, ce qui les fait paraître très grossiers et très laids à l'œil. Cependant, ils me plaisent bien, car j'ai lu dans mon temps – et j'en ai vu une fois – des châlits dont le baldaquin était très grand et très solide et qui s'abaissait, comme une presse, sur le dormeur, pour l'étouffer dans son sommeil. C'est un artifice diabolique que l'on trouve dans celles de nos auberges qui sont sur les chemins de traverse. Plus d'un voyageur solitaire a connu une mort affreuse, comme je l'ai prouvé dans mon activité d'agent secret pour le roi. Mais il y a peu de ruses de ce genre que je ne puisse découvrir en un instant, à cause de mon entraînement dans tout ce qui touche aux voies des transgresseurs de la loi, dont je suis un ennemi loyal et juré.

Mais en ce qui me concerne, à l'auberge du Corbeau noir, je n'ai pas grand-chose à craindre d'un étrange stratagème de mort, ni d'un poison ou d'un médicament si l'on venait à me découvrir, car il faut de l'habileté pour cela, et, de plus, la jeune femme prépare ma

nourriture et est ma bonne amie. C'est toujours ma façon d'avoir les femmes de mon côté et une bonne moitié des batailles de la vie sont gagnées si un homme fait cela. Mais ce que j'ai de bonnes raisons de craindre, c'est que le propriétaire, ou l'une des brutes de cette lande solitaire, ne veuille s'en prendre à moi pendant mon sommeil et qu'il ne se cache peut-être à cette fin dans l'un des grands coffres ou dans l'une des grandes armoires. Voilà les raisons pour lesquelles je fouille la chambre chaque nuit.

Cette dernière nuit, j'ai prêté une plus grande attention à toutes mes précautions et j'ai fouillé la grande pièce très soigneusement, jusqu'à tester le mur derrière les tableaux, mais je l'ai trouvé en bonne pierre de lande, comme les quatre murs de la pièce.

Cependant, j'ai sécurisé la porte en poussant l'un des trois coffres à linge contre elle et je me sens donc assez en sécurité pour la nuit.

J'ai eu la forte impression que quelque chose pouvait être dans le vent, comme disent les marins, contre moi. Un vague malaise m'a empêché de me déshabiller pendant un certain temps, de sorte que, après avoir fini de tout sécuriser pour la nuit, je me suis assis un bon moment dans une des chaises près de la table et j'ai écrit mon rapport.

Au bout d'un moment, j'ai eu la curieuse impression que quelqu'un me regardait par la fenêtre grillagée à ma gauche et finalement je me suis levé et j'ai écarté les lourds rideaux sur cette fenêtre et sur celle du fond, car il était tout à fait possible que quelqu'un ait placé une des courtes échelles de ferme contre le mur et soit monté pour me regarder. Pourtant, dans mon cœur, je ne pensais pas vraiment qu'il en était ainsi et je raconte mon action simplement parce qu'elle montre ce que je ressentais.

Finalement, je me suis dit que j'avais commencé à imaginer des choses à cause de l'aver-tissement amical que la jeune femme m'avait donné pendant mon dîner. Mais même en di-sant cela et en jetant un coup d'œil dans la pièce lourde et sombre, je ne pouvais pas me libérer de mes sentiments. J'ai pris ma bougie et j'ai enlevé mes chaussures, afin que mes pas ne soient pas entendus d'en bas. Puis j'ai re-pris mon pèlerinage dans la pièce. J'ouvris les armoires et les coffres, chacun à son tour et enfin, une fois de plus, je regardai sous les lits et même sous la table, mais il n'y avait rien et il ne pouvait rien y avoir.

Je décidai de me déshabiller et de me mettre au lit, m'assurant qu'un bon sommeil me guérirait bientôt, mais d'abord je me diri-geai vers ma malle et la déverrouillai. J'y pris mes pistolets et mon grand couteau, ainsi que

ma lanterne, qui avait un petit capuchon astucieux sur le verre et une vache en métal au-dessus de la cheminée, de sorte qu'au moyen du capuchon et de la vache, je pouvais rendre la lanterne sombre tout en ayant une bonne lumière allumée à l'intérieur, prête à être utilisée sans délai.

Puis j'ai tiré les bourres de mes pistolets, puis les balles et les deuxièmes bourres et versé la poudre. J'ai vérifié les silex et je les ai trouvés très brillants et propres, puis j'ai rechargé les pistolets avec de la poudre fraîche, en utilisant une charge plus lourde et en mettant dans chacun douze grains de chevrotines grosses comme des pois, avec une bourre sur le dessus pour les retenir.

Lorsque j'eus amorcé les deux pistolets, je plongeai la main dans ma botte et en sortis une petite arme dont je ne me sépare jamais. C'est un pistolet finement fabriqué par Chamel, l'armurier, près de la Tour. Je l'ai payé six guinées pour cette seule arme et elle m'a bien remboursé, car j'ai tué avec elle, en quatre ans, onze hommes qui, autrement, m'auraient envoyé prématurément *ad patres*. Le meilleur pistolet que personne n'a jamais eu, une merveille. J'ai rechargé ce pistolet également, mais avec une seule balle à la place des chevrotines que j'avais mises dans mes pistolets plus lourds.

Je portai une chaise près du lit et sur cette chaise je posai mes trois pistolets et mon couteau. Ensuite, j'allumai ma lanterne et je fermai le bouchon sur le verre. Après quoi je la posai avec mes armes sur l'assise de la chaise.

Il me fallut un bon moment pour me déshabiller, car je ne cessais de regarder autour de moi dans l'ombre et je souhaitais avoir une douzaine de grandes bougies et je m'arrêtais encore pour écouter l'horrible gémissement du vent de la lande qui soufflait par les fentes des fenêtres et de temps en temps le murmure lugubre du ruisseau Erskine en contrebas.

Quand enfin je grimpai dans le grand lit, je laissai la bougie allumée sur la table et je restais un bon moment à écouter le vent qui, par moments, cessait et laissait la grande pièce sombre silencieuse et froide et qui, l'instant d'après, se mettait à gémir de nouveau par les fentes des fenêtres.

Je finis par m'endormir et j'eus un sommeil assez profond. Puis, soudain, j'étais allongé dans le lit, éveillé et j'écoutais. La bougie s'était éteinte et la pièce était très, très sombre, car j'avais tiré les rideaux, ce que je n'avais jamais fait auparavant.

Je restais silencieux, essayant de me demander pourquoi je m'étais réveillé si brusque-

ment. Au fond de mon cerveau, j'avais l'impression d'avoir été réveillé par quelque bruit. Pourtant, la pièce était d'un calme oppressant et l'on n'entendait même pas le râle ou le gémissement du vent dans les interstices de la fenêtre, car le vent était maintenant complètement tombé.

Pourtant, il y avait des bruits au-dessous de moi dans la grande salle et je supposais qu'une compagnie de rudes hommes du ruisseau et de la lande buvait et s'amusait ensemble au-dessous de moi, car tandis que j'étais allongé et que j'écoutais, il y avait de temps en temps la ligne d'une chanson grossière, ou un juron crié, ou un babillage indéfini de paroles grossières, tout cela selon l'humeur. Un instant, à en juger par le bruit, il a dû y avoir une sorte de bagarre libre et un banc ou deux ont été brisés, à en juger par le fracas que j'entendis des boiseries cassées.

Au bout d'un moment, il y eut un calme soudain et le silence de la grande salle me causa un vague malaise. Soudain, j'entendis une voix de femme s'élever dans un fracas de mots, puis il y a eu un grand cri rauque et un battement de chopes sur les bancs, d'après les sons.

Je m'appuyai sur un coude dans le lit et j'écoutai, car il y avait un tel tohu-bohu,

comme on dit, que je ne savais que penser.

Alors que j'étais penché et que j'écoutais, j'entendis la femme se mettre à crier et elle cria peut-être une douzaine de fois, mais je n'ai pas pu décider si c'était de peur ou de colère, ou les deux et je me suis mis sur le bord du lit, dans l'intention d'ouvrir ma lanterne et d'avoir un peu de lumière dans la pièce. Alors que je roulais sur le bord du lit et que je tendais la main, les cris s'éteignirent et, alors que je me raidissais et que j'écoutais, les pleurs d'une femme quelque part dans la maison se firent entendre. Soudain, j'ai compris, par un étrange mode de pensée de l'esprit, que c'était à cause de moi, qu'un malheur allait m'arriver.

J'étendis rapidement la main et cherchai à tâtons la lanterne. Mais ma main ne toucha rien et j'eus le sentiment rapide et effrayant que quelque chose était dans la chambre avec moi et avait enlevé la chaise d'à côté de mon lit, avec toutes mes armes.

Au moment même où cette pensée m'inspirait une horreur particulière, je me rendis compte, avec un doux dégoût de moi-même, que j'étais en train de tendre la main du mauvais côté du lit, car la chambre était si sombre avec les lourds rideaux tirés.

Je me suis levé d'un bond sur le lit et, ce faisant, j'entendis deux coups violents quelque

part sous moi. Je m'efforçai de traverser le lit rapidement. Le lit entier sembla se dérober sous moi, alors que j'étais en train de faire un pas. Quelque chose d'énorme me saisit sauvagement et brutalement par les pieds et les chevilles et au même instant, il y eut un fracas monstrueux sur le plancher de la chambre qui sembla ébranler l'auberge. J'ai basculé en arrière et mon épaule a heurté les lourdes poutres, mais la terrible prise sur mes pieds ne se relâcha à aucun moment. Je me redressai, utilisant les muscles de mes cuisses et de mon ventre pour me soulever. Lorsque je fus debout dans l'obscurité totale, je m'accroupis rapidement et tâtai la chose qui me tenait si horriblement par les pieds.

Mes pieds semblaient être maintenus entre deux bords rembourrés, mais si serrés que je ne pouvais même pas y glisser mon poing.

Je me redressai et me tortillai, très féroce-ment et follement, pour libérer mes pieds, mais je n'y parvins pas et je ne fis que me tordre les chevilles avec la lutte que je menais et la façon dont je m'efforçais de garder l'équilibre.

Je m'arrêtai un moment là où je me tenais dans l'obscurité, sur mes pieds coincés et écoutai très attentivement. Pourtant, il semblait y avoir partout un silence épouvantable dans toute la maison et je ne pouvais pas être

sûr de me trouver encore dans la chambre ou si j'étais victime de quelque piège secret quand le lit s'est écroulé sous moi.

Je tendis les mains au-dessus de ma tête pour voir si je pouvais toucher quelque chose au-dessus de moi, mais je n'ai rien trouvé. Puis j'ai étendu mes bras sur le côté pour voir si je pouvais toucher un mur, mais il n'y avait rien à ma portée.

Pendant tout ce temps, je me disais que je devais être encore dans la chambre à coucher, car la salle du pub se trouvait juste au-dessous de moi. De plus, bien que le lit se soit dérobé sous moi et que j'aie semblé tomber, je n'avais pas l'impression d'être tombé bien bas.

Au milieu de mes craintes, de mes doutes et de mon affreux désarroi, j'ai vu un faible rayon de lumière, pas plus grand que le bord d'un petit couteau, au-dessous de moi.

Je m'accroupis à nouveau sur mes pieds immobilisés et tendis la main vers l'endroit où j'avais vu la faible lumière, mais je ne la voyais plus. Je déplaçai mes mains de haut en bas et d'un côté à l'autre et soudain je touchai une poutre de bois, qui semblait être au même niveau que la chose qui tenait mes pieds.

J'ai saisi la poutre, j'ai tiré et poussé dessus, mais elle n'a pas bougé. J'ai donc mis

mon poids dessus et me suis penché davantage vers l'avant et en un instant j'ai touché une deuxième poutre.

J'essayai de voir si cette deuxième poutre me soutiendrait et je la trouvai aussi ferme et solide que la première. J'y ai mis mon poids, en me servant de ma main gauche et j'ai tendu ma main droite, me portant en avant, jusqu'à ce que soudain je vis à nouveau la lumière et ressentis une légère sensation de chaleur non loin de mon visage.

J'ai tendu ma main vers la faible lumière et j'ai touché quelque chose. C'était ma propre lanterne sourde. J'aurais pu crier à haute voix la joie de ma découverte. J'ai ouvert avec difficulté le couvercle à charnière qui recouvrait le verre et, instantanément, tout ce qui se trouvait près de moi était éclairé.

Un nouvel étonnement me vint lorsque je découvris que j'étais encore dans la chambre à coucher, que la lampe était toujours sur la chaise avec mes pistolets et que mes pieds avaient été pris au piège par le lit lui-même. Car les deux poutres que j'avais senties étaient le côté du bâti du lourd châlit et le matelas s'était refermé comme un livre monstrueux. Ce qui avait été sa partie centrale reposait maintenant sur le plancher de la chambre, entre les poutres de son cadre de soutien, tandis que les

bords supérieurs s'étaient fermement refermés sur mes pieds et mes chevilles, de sorte que j'étais retenu comme un rat prisonnier. Le grand sommier était une machine de mort, rusée et brutale, qui aurait coupé le souffle et chassé la vie de mon corps en un instant si j'avais été couché à plat sur le matelas comme le fait un homme en dormant.

Alors que je regardais tout cela, avec une colère grandissante et de plus en plus féroce, j'entendis à nouveau le son étouffé d'une femme qui pleurait quelque part dans la maison, comme si une porte s'était ouverte soudainement et avait laissé passer le son. Puis il cessa, comme si la porte avait été refermée.

J'ai alors compris que je devais faire deux choses. La première était d'être silencieux pour ne pas montrer que je vivais encore et la seconde était de me libérer le plus vite possible. Mais d'abord, je pris ma lampe et éclairais tout autour de la grande chambre, ainsi que sur la porte. Mais il était clair pour moi que personne n'était entré dans la chambre. Pourtant, il pouvait y avoir un moyen secret d'entrer, je le concevais maintenant, car comment entrer autrement pour enlever les morts si la porte de la chambre était fermée à clé, tout comme je l'avais fermée à clé avant de me coucher ?

Cependant, la première chose que je vou-

lais faire était de me libérer et j'attrapai mon couteau sur la chaise et je commençai à découper le grand matelas en forme de boîte où le rembourrage était cloué solidement avec des clous à large tête.

Mais tout le temps que je travaillais, j'étais à l'affût du moindre bruit dans la pièce qui pourrait indiquer s'ils allaient venir chercher mon corps. Je travaillais vite, mais en silence et pourtant je souriais en moi-même en pensant à l'étrange cadavre qui les accueillerait et à la vivacité de cet accueil !

Soudain, alors que je travaillais, un léger craquement de bois se fit entendre de l'autre côté de la grande pièce sombre où se trouvait l'une des grandes armoires à linge. J'enfonçai mon grand couteau dans l'un des bords du matelas fermé, là où il serait à portée de ma main dans l'obscurité, puis je refermai instantanément le couvercle de ma lanterne sourde et la posai près du couteau. Puis, dans l'obscurité, j'attrapais mes pistolets sur le siège de la chaise et je plaçais le petit à côté du couteau, en poussant l'extrémité du canon entre les bords du matelas, de sorte que sa crosse soit bien droite pour que je puisse la saisir dans l'obscurité.

Je pris mes deux grands pistolets dans mes poings et je regardais autour de moi, ac-

croupi, avec une impatience amère, car il était certain que je devais me battre pour ma vie, et, peut-être, que l'on me trouverait au matin loin dans la lande, comme on trouva le pauvre James Naynes. Mais j'étais déterminé à une chose : cette nuit-là, deux ou trois personnes iraient au ciel ou en enfer et je leur laissais le choix, car ce n'était pas mon affaire, mais seulement de veiller à ce que la Terre soit bien débarrassée d'elles.

Il y eut un temps de silence absolu, puis j'entendis à nouveau le craquement provenant du fond de la pièce. Je regardais fixement dans cette direction, puis je jetais un rapide coup d'œil autour de moi, dans l'obscurité, pour m'assurer que mes oreilles m'avaient bien indiqué la direction des sons.

Quand je me suis retourné, il y avait une lumière à l'intérieur de la grande armoire, car je pouvais en voir la lueur sous les bords de la porte.

Je savais maintenant qu'il devait y avoir un passage caché dans la chambre à coucher, par l'arrière de l'armoire, qu'il fallait réussir à ouvrir. Je souriais un peu en me rappelant que j'avais verrouillé la porte, qui avait une très bonne et solide serrure en laiton.

Pourtant, je compris assez vite que cela n'était pas de nature à gêner les hommes, car

après les avoir entendus appuyer sur la porte, il y eut un faible murmure de voix de l'intérieur de l'armoire, puis un bruit de tâtonnement contre les boiseries et immédiatement, il y eut un grincement de bois et une extrémité de l'armoire s'ouvrit comme une porte et toute cette extrémité de la chambre était éclairée par la lampe qu'ils avaient à l'intérieur de l'armoire.

Au moment où le bout de l'armoire s'ouvrit, je compris soudain que je ne devais pas être vu avant que les meurtriers ne soient tous entrés dans la pièce, sinon ils retourneraient immédiatement dans l'armoire avant que je puisse les tuer. Je serais vraiment dans une mauvaise situation s'ils sortaient un fusil pour me tirer dessus. Car ils pourraient me cribler de plombs à cygne ou autres, en tirant simplement depuis la protection que leur garantissait la grande armoire en chêne. Moi, j'étais attaché par les pieds et sans défense comme un mou-ton dès que j'aurais fait feu avec mes pistolets !

Tout ce raisonnement traversa mon cerveau comme un éclair et dans le même instant, je jetai un coup d'œil autour de moi, car la lumière de l'armoire était suffisante pour montrer les choses qui étaient près de moi. Je vis qu'il y avait la moitié d'un drap entre les deux bords du grand piège et je le saisis, je m'en suis couvert en un clin d'œil et j'étais immédia-

tement accroupi là, silencieux, sur le bord du matelas, comme si j'étais simplement un tas de linge de lit qui n'avait pas été pris dans le piège.

À peine étais-je couvert et accroupi que j'entendis les hommes entrer dans la pièce.

— C'est sûr que c'est un bon ! dit Llan aux genoux cassés.

Il poussa un de ses rires stridents et stupides. J'entendis la voix de Jalbrok s'élever.

— Il y aura moins de ces agents du roi et autres après ça !

— Espèce de porc ! fit une voix familière. Je vais lui planter mon couteau, pour m'en assurer. Fous-moi une taloche s'il n'en sait pas assez pour nous mettre tous en prison.

— Il n'y aura pas besoin de couteau, dit Jalbrok. Si c'est le cas, c'est moi qui le ferai. C'est mon locataire !

— Partageons le butin ! Partageons le butin ! dit une autre voix venant de l'armoire, d'après le bruit qu'elle faisait.

Puis on entendit le bruit de pieds lourds qui s'approchaient et le bruit d'une bagarre dans la grande armoire, comme si plusieurs membres de l'équipage brutal se battaient pour faire entrer leurs corps maladroits dans

la pièce, tous pressés de voir comment le piège mortel avait fonctionné.

À cet instant et alors que les hommes n'étaient pas éloignés du lit de plus de cinq ou six pas, j'enlevai la couverture de mon corps et me levai sur mes pieds, mais en gardant mes deux grands pistolets derrière mon dos, car je les avais tous à ma merci.

Je pense qu'ils ont cru, à ce moment-là, que j'étais un fantôme, à en juger par le cri de terreur que certains d'entre eux lancèrent. Pour une telle bande de brutes, aucun homme n'aurait dû s'arrêter avant de tirer. Pourtant je l'ai fait, car je voulais voir ce qu'ils feraient maintenant que je m'étais découvert à eux.

Ils avaient tous leurs couteaux de ceinture à la main, comme s'ils avaient eu l'intention de les enfoncer dans mon corps mort plutôt que de laisser couler le sang. Le propriétaire tenait une lanterne dans une main et dans l'autre un couteau de boucher, long d'environ deux pieds du pommeau à la pointe. Ses yeux brillaient d'une soif de sang telle qu'on n'en voit qu'une fois dans sa vie dans les yeux rouges d'un porc fou.

Ils s'étaient tous arrêtés quand je me suis levé et certains avaient hurlé, comme je l'ai raconté, dans leur peur soudaine, pensant que j'étais mort et que je m'étais levé pour me ven-

ger, comme cela semblait assez logique à leur esprit ignorant.

Mais maintenant Jalbrok, le propriétaire, tenait sa lanterne plus haut et passait le plat de son couteau sur sa large cuisse.

— Bonjour, mon hôte et chers amis, dis-je gentiment. Pourquoi cette visite bruyante ? Suis-je invité à me joindre à vous pour animer les petites heures, ou bien Maître Jureur, lui qui a la bouche ouverte, souhaite-t-il que je l'aide à débarquer de la bonne liqueur de la mer ?

— Tranchons-le ! rugit soudain Jalbrok, avec quelque chose qui ressemble à un couinement de porc dans sa voix. Tranchons-le !

Il se précipita sur moi avec le couteau de boucher, le reste de cette vile équipe de brutes meurtrières après lui. Mais je sortis mes deux grands pistolets de derrière mon dos et je les enfonçai presque dans leurs visages. Bien qu'ils soient avides de sang, comme des bêtes sauvages, ils ont reculé comme des chiens sous le fouet et l'aubergiste avec eux.

— Au nom de James Naynes, que vous avez fait périr dans cette même pièce, dis-je doucement.

Je tirai de mon pistolet droit sur Jalbrok, portant la lampe et je le vis s'effondrer. Un

homme plus loin dans la pièce tomba à la renverse. La lampe s'était éteinte lorsque le propriétaire était tombé et la pièce était pleine d'un bruit semblable au hurlement d'animaux effrayés. Dans l'obscurité, il y eut une course folle vers la grande armoire en chêne et je lâchai à nouveau mon pistolet gauche au milieu du bruit. Immédiatement, il y eut plusieurs cris et un pandémonium plus profond. J'entendis des meubles jetés dans tous les sens et certains hommes semblaient avoir perdu leurs repères, car j'entendis le fracas du verre brisé quand ils se heurtèrent à la fenêtre la plus éloignée.

J'avais alors ma lampe dans les mains et mon troisième pistolet. J'ai ouvert le volet et j'ai éclairé les voyous balourds. Comme ils se repéraient dans la lumière, il y eut une ruée plus folle qu'auparavant pour s'échapper par le placard.

Je ne pas tirais à nouveau, mais je les laissais s'échapper, car je jugeais qu'ils m'avaient suffisamment vu pour les satisfaire pour cette nuit. Pour prouver que j'avais raison, je les entendis sortir en courant par la porte d'entrée. Après cela, un grand calme régna dans l'auberge.

J'éclairais les hommes à terre. Jalbrok et son aide meurtrier semblaient tous deux

morts. Il y en avait trois autres qui gémissaient, mais qui n'étaient pas trop blessés, car lorsque je leur demandais de partir avant que je ne les abattis pour de bon, ils se sont tous mis à genoux en un instant et rampèrent sur le plancher jusqu'à l'armoire, hors de ma vue.

Je libérais mes pieds du piège en moins d'une demi-heure et je m'approchais des hommes sur le sol, qui étaient tous deux aussi morts qu'ils le méritaient.

Puis je chargeais mes pistolets, et, avec un dans chaque main, j'entrais dans l'armoire et je trouvais, comme je m'y attendais, une échelle dressée à l'intérieur d'un grand placard qui se dresse dans la salle à manger du sol au plafond et dont le sommet est le plancher de l'armoire de la chambre. Je me trompais donc quand je pensais qu'il y avait peut-être un faux fond.

Je trouvai la jeune femme enfermée dans un petit garde-manger où elle dormait et quand elle me vis vivant, elle cria d'abord, puis m'embrassa si chaleureusement que je lui donnai une bonne et honnête pièce d'une guinée pour cesser. Aussi parce que j'étais reconnaissant à la jeune femme de l'attention qu'elle portait à ma sécurité.

En ce qui concerne la grande machine de la chambre à coucher, je l'ai examinée de près

et j'ai découvert que le centre articulé du monstrueux et lourd matelas était soutenu par une jambe de force qui descendait dans la salle de jeu à travers la grande poutre centrale qui soutenait le plafond et qui était maintenue en place par une cheville de chêne qui passait à travers la poutre et la jambe de force de soutien. C'est lorsqu'ils ont voulu faire tomber la cheville que la jeune femme a crié et les deux coups que j'entendis sous le lit étaient les coups du marteau sur la cheville.

C'est ainsi que j'avais découvert, comme je m'y étais engagé, la façon dont le pauvre James Naynes trouva la mort et mes mains furent choisies pour distribuer une partie de la vengeance légale que ses meurtriers avaient méritée.

Mais je n'en ai pas encore fini avec ce district – pas avant d'avoir chassé, avec acharnement, la bande impitoyable et sanguinaire qui faisait son travail illégal dans cette partie solitaire du domaine du roi.

N.B. – Ce lit abominable était encore visible en 1850 à l'*Old Black Crow Inn* d'Erskine, où il était présenté aux visiteurs comme une relique du passé.

William Hope Hodgson

Toutes ses nouvelles
Tome 6



Gloubik Éditions

Retrouvez cette nouvelle dans Toutes ses nouvelles - tome 6

- La vallée des enfants perdus
- Date 1965 : La guerre moderne
- Ma maison sera la maison de la prière
- La vengeance de Tommy Dodd
- La femme du juge Barclay
- Comment l'honorable Billy Darrell a fait tourner la chance
- Les hippocampes (nouvelle traduction)
- La vengeance de Parson Guyles
- L'amitié de Monsieur Jeynois
- L'auberge du Corbeau Noir
- Ce qu'il s'est passé sur le Thunderbolt
- Jem binney et le coffre-fort de Lockwood Hall
- Comment Sir Jerrold Treyn s'est occupé des Hollandais à Caunston Cove
- À malin, malin et demi
- Éloi Éloi Lama Sabachthani
- Dans l'œil du cyclone (nouvelle traduction)